

## Dossier de candidature

### *Fiche de renseignements*

Nom : Lepère

Prénom : Julia

Date de naissance : 28 juin 1987

Nationalité : française

Adresse postale : 1 rue du Commandant Lamy

13007 Marseille

Téléphone : 06 62 63 52 14

Email : leperejul@gmail.com

Site internet :

La création est-elle votre principale source de revenus ?

Oui ☐ Non ☒

Profession habituelle : comédienne (intermittente du spectacle)

Lieu de travail : Paris, Marseille, Nice, Tours

N° de Sécurité Sociale : 2 87 06 75 111 184 88

Êtes-vous affilié à l'Agessa ? Si oui, votre n° d'affiliation : non

A la Maison des Artistes ? Si oui, votre n° d'affiliation : non

Êtes-vous dispensé de précompte Agessa ou MDA ? *Si oui, merci de joindre la copie de votre dispense de précompte aux pièces du dossier.*

Oui.

Lors de la résidence, envisagez-vous de venir avec votre véhicule personnel?

Oui ☐ Non ☒

Période de présence préférée :

Octobre à décembre 2024 ☒ Avril à juin 2025 ☐

1. Avec quel public scolaire (de l'école primaire au post-bac) aimeriez-vous travailler lors de votre résidence ? Avez-vous déjà eu des expériences avec ces publics par le passé ?

Je suis à l'aise avec tous les types de publics scolaires, depuis la primaire jusqu'au lycée, mais j'ai plus d'expérience avec les collégiens et les lycéens. En effet, j'ai animé un atelier de théâtre et d'écriture pendant un an au lycée Richelieu à Rueil-Malmaison (niveau : seconde), autour du Misanthrope. Mais j'ai également joué, pendant plusieurs années, un spectacle sur les nouvelles technologies auprès de collégiens, dans des REP du 91 et du 95. Ce spectacle était suivi d'un débat, que j'animais également avec les élèves. C'est donc un public avec lequel je me sens à l'aise, et avec lequel il me paraîtrait intéressant aussi de travailler, étant donné mes thèmes d'écriture : le rapport à l'image, nos héritages fictionnels, les codes d'un genre et son

détournement. J'ai également une expérience d'ateliers auprès d'élèves de primaire, plus courte mais néanmoins très enrichissante.

2. Avec quel public adulte aimeriez vous travailler lors de votre résidence ?  
Avez-vous déjà eu des expériences avec ces publics par le passé ?

J'aimerais beaucoup travailler en prison, car c'est un public que je connais et une action culturelle qui me tient particulièrement à cœur. J'ai eu plusieurs occasions de travailler avec des publics de prisonniers : la première fois, avec la Factorie au centre de détention de Val-de-Reuil. Ayant été très impressionnée par cette expérience, j'ai animé plusieurs séances à la prison de Fresnes, en décembre 2022, avec le dramaturge Clément Kalsa et le Paris Mozart Orchestra, en vue d'une restitution publique. Il est également question que j'intervienne à la prison des Baumettes cette année. Il me semble que l'écriture prend une force toute particulière en milieu carcéral. Je suis aussi sensible aux publics de centres psychiatriques. Je pense avoir une capacité à donner confiance à travers mes ateliers, donc pouvoir me tourner vers un public fragilisé.

3. Quel.le artiste souhaitez-vous inviter lors de votre carte blanche ? Quel type de format (lecture, rencontre, autre) imaginez-vous pour cette soirée ?

Pour cette soirée, j'imaginai inviter l'artiste Manon Basille, qui vit à Rouen et a créé le groupe Huit Nuits. Manon est une amie et une artiste que j'admire beaucoup, et nous avons eu l'occasion de travailler ensemble plusieurs fois lors de soirées poétiques. Manon est violoncelliste mais également compositrice, et écrivant elle-même, elle a un rapport au texte très fin. Elle a suivi les prémices du projet pour lequel je postule auprès de vous aujourd'hui, et a notamment eu de très belles propositions autour de

l'univers du western, à l'issue de ma résidence à la Factorie. Les liens entre musique et poème me passionnent, et j'ai mené cette recherche avec des artistes divers. Notamment avec Elliott Stoltz, avec lequel nous avons créé une forme autour des textes de mon dernier recueil *Par elle se blesse*. J'ai également travaillé à l'écriture d'un conte musical avec le compositeur Loïc Petit, lors de ma résidence à Parabita, dans les Pouilles. La mise en oralité de mes textes, que ce soit à travers le clown, la performance ou la lecture musicale, est au cœur de ma pratique artistique. Récemment, j'ai créé ma compagnie de théâtre à Marseille, *Lignes Sauvages*, pour pouvoir explorer ces différentes manières de transmettre la poésie.

Accepterez-vous, lors des rencontres liées à la résidence, que soient pris enregistrements audio, vidéo ou photos ?

Oui ✓ Non ☐

Bénéficiez-vous d'une autre bourse d'écriture ou d'une autre résidence dans l'année à venir, ou avez-vous bénéficié d'une bourse ou résidence dans l'année passée ?

Oui ✓ Non ☐

Si oui, quelles sont ou ont été les conditions d'accueil, le lieu d'accueil et la période ?

J'ai bénéficié d'une résidence accompagnée de 15 jours à la Factorie, Maison de Poésie de Normandie, en octobre 2022. En février 2022, j'ai obtenu la Bourse découverte du Centre national du livre pour l'écriture de mon recueil *Par elle se blesse*, publié la même année chez Flammarion.

### **Pièces obligatoires à joindre**

*Pour faciliter la lecture, merci de rédiger vos documents en police Times New Roman, taille 12 et interligne 1,5.*

- ✓ Une note de présentation du projet d'écriture (2 pages maximum)
- ✓ Une bibliographie (1 page maximum)
- ✓ Un exemplaire papier et PDF de votre dernière publication

## ARTISTES - AUTEURS

URSSAF LIMOUSIN

NA01

A LIMOGES, le 29 Mars 2022

[www.artistes-auteurs.urssaf.fr](http://www.artistes-auteurs.urssaf.fr)

### POUR NOUS CONTACTER

Tél : 0806 804 208 (prix d'un appel local)

### RÉFÉRENCES

N° Compte 748 7203195222

SIRET 818647687 00032

NNI 2870675111184 88

MME LEPERE JULIA  
TEXTE LITTÉRAIRE ROMAN THEATRE  
64 AV DU PRESIDENT WILSON  
93100 MONTREUIL SOUS BOIS



Page 1/1

Objet : Certificat d'immatriculation

### CADRE LEGAL

Art. L. 382-1 à L. 382-7 du CSS  
Et R. 382-1 à R. 382-29 du CSS

Madame,

Suite aux informations transmises à nos services lors de votre déclaration de début d'activité, votre immatriculation au régime des Artistes-Auteurs a bien été traitée et votre numéro de compte au titre de cette activité est le suivant :

**Numéro de compte** : 748000007203195222

**Siret** : 818647687 00032

**NNI** : 2870675111184 88

**Activité** : Artiste-Auteur

**Date d'affiliation** : 01/03/2022

**Ce document vaut dispense de précompte jusqu'au 31/12/2024.**

**Vous pouvez transmettre ce document à votre diffuseur pour être dispensé de précompte.**

**En cas de non-fourniture, votre diffuseur est dans l'obligation de vous précompter et vous délivrer une attestation sociale selon l'arrêté du 22 février 2019 modifiant l'arrêté du 19 avril 1995.**

Pour faciliter vos démarches et vous accompagner dans les différentes obligations envers l'Urssaf, nous vous invitons à consulter le site [www.artistes-auteurs.urssaf.fr](http://www.artistes-auteurs.urssaf.fr).  
Tous les services en ligne du réseau sont sécurisés et gratuits.

Code RND : 1.2.1.C.X

Votre numéro de cotisant est à mentionner dans toute correspondance avec l'organisme.

Mes collaborateurs se tiennent à votre disposition pour tout renseignement complémentaire.

Veuillez agréer l'expression de mes salutations distinguées.

La Direction

Le projet pour lequel je sollicite aujourd'hui une demande de résidence est un projet de récit poétique autour du western, qui a pour titre (provisoire) *La langue du film*.

*La langue du film* aurait pour vocation d'évoquer un film invisible dépourvu d'héroïsme, dans lequel les cow-boys et les Indiens n'existent plus, à l'instar de ces villes abandonnées par les chercheurs d'or aux Etats-Unis. Il s'agirait de se figurer quels fantômes peuplent ces endroits, et également de substituer aux scénarios classiques des westerns un récit entièrement poétique, où les personnages sont pris, à travers cette idée de film et de capture, dans l'errance et la répétition. Pour l'atmosphère de ce western poétique, je pourrais convoquer *Paris Texas* de Wim Wenders, dans lequel la quête d'un homme et son amnésie sont corrélées à la violence d'une histoire -histoire intime ici, faisant écho à celle d'un pays.

Il y aurait également de l'objectivisme dans ma recherche poétique, dans le sens où il me tiendrait à cœur de dévoiler des liens invisibles du réel, pour sortir du mythe glorieux de certaines de nos fictions. Les dépouiller de leur décorum pour créer de nouvelles images, serait l'une des fonctions de ce travail. Dévoiler des liens inapparents, mais sous-jacents.

Un western voudrait donc se tourner dans une ville désertée. Les personnages sont, à l'exception des fantômes et d'un chien noir enragé, quelques figures errantes, reliquats de vieilles histoires : un poète, un prêtre, une jeune fille qui pourrait être Molly Bloom, ... L'esprit du natif américain est introuvable.

Ce projet avait pour la première fois émergé lors d'une résidence à Parabita, dans les Pouilles à l'été 2022. Le « décor » de cette ville trop chaude et presque vide du Sud de l'Italie, s'était mêlé à un projet de film, ainsi qu'à des recherches sur la colonisation du continent Nord-Américain et la disparition progressive des natifs de leur territoire. Je n'avais pas écrit alors, car je travaillais sur un autre projet, mais l'idée avait commencé à germer. Ensuite, j'ai pu entamer ce travail d'écriture lors d'une résidence accompagnée à la Factorie Maison de la Poésie de Normandie, pendant dix jours. La restitution a donné lieu à une performance musicale, avec la violoncelliste Manon Basille qui m'avait permis d'évoquer l'univers atypique, inquiétant et sauvage, l'arrière-plan du film invisible.

Depuis octobre dernier, fin de cette résidence, j'ai été prise par de nombreux projets de théâtre, en dramaturgie et en jeu, qui m'ont empêché de poursuivre ce projet, d'où ma demande auprès

de vous aujourd'hui. Je ressens de plus en plus la nécessité de résidences, d'espaces physiques et mentaux dédiés pour travailler sur les projets d'écriture qui m'occupent.

Ce n'est pas la première fois que l'image est au centre de ma recherche poétique. En effet, j'avais commencé ce cycle sur le cinéma et la présence fantomatique inscrite dans la présence réelle, avec *Une femme perd silence -pistes pour faire exister un film qui n'existe pas à partir d'un film qui existe* -dont des extraits ont été publiés dans la revue *Catastrophes*. Pour ce texte, dédié à la performance, j'avais eu recours à des photographies de l'artiste américain Bill Jacobson, représentant les nouveaux points de départs de la fiction. Dans ce texte, j'ai eu à cœur de mettre en lumière la confusion d'une femme quant à la multiplicité des représentations dont elle est l'objet, ainsi que sa tentative de reconquérir sa fiction.

Les images façonnent notre rapport au monde. A travers cette idée de film invisible, il s'agira de comprendre comment la poésie peut permettre le détournement du regard, apporter une objection. Fondamentalement, *La langue du film* souhaiterait interroger l'accaparement de nos fictions, et la manière de s'en ressaisir. Quels êtres en creux de ceux qui sont montrés ? Quels sont ceux qui disparaissent, tout en apparaissant ? De là apparaît le film fantôme. Une manière aussi de comprendre comment l'image peut nourrir l'imaginaire poétique, lui donner son cadre.

A travers ce texte, j'ai l'ambition de poursuivre une proposition amorcée depuis un certain temps maintenant : celle de chercher une forme de narrativité au sein de ma poésie. L'intime également serait convoqué, le « Je » se déplaçant au fil du récit, tantôt spectatrice, tantôt actrice, tantôt réalisatrice du western déplacé qui se jouerait ici. L'écriture poétique aurait pour vocation de questionner la trace, la mémoire manquante. Les scènes qui se déroulent charrient un imaginaire imposé. A l'intérieur, des êtres se débattent, nés de mythologies éparées, d'impressions glanées et de lieux effectifs.

La poésie entame un processus de déconstruction, de désenchantement puis de réenchantement du réel. Elle est ce qui permet de regarder l'envers de la chose. Elle souhaitera permettre l'apparition, inconnue encore, d'une fiction où les traces des chevaux des conquérants se perdent dans l'air que fait le cerceau d'une jeune fille.



## Bibliographie Julia Lepère

### RECUEILS

*Je ressemble à une cérémonie*, éditions du Corridor bleu, collection *S/NG*, 2019

*Par elle se blesse*, éditions Poésie Flammarion, 2022

### OUVRAGES COLLECTIFS

*La sauvagerie*, de Pierre Vincclair, Editions Corti, collection Biophilia, 2020

*Catastrophes*, éclats de poésie contemporaine, collection *S/NG*, 2018

### DANS LES REVUES NUMERIQUES

*Catastrophes* pour les feuillets *Accents fantômes* et *Une femme perd silence*

Et *11 chants de Méditerranée* -Numéro 37, « Un poème à la mer »

*Remue.net*

*Terre à ciel* (extraits de poèmes et interview)

*Poema*

### DANS LES REVUES PAPIER

*Phoenix* –cahiers littéraires internationaux n°31

*L’Intranquille*, n°15 et 17

*N47* n°31

*Sarrazine* n°17

*Revu la revue* n°3 et n°8

*Le Journal des Poètes*, rubrique *Voix Nouvelles*, 2015

### TRAVAIL DE REVUE

Co-crédation de la revue *Territoires Sauriens -attention crocos*, avec Fanny Garin :

<https://compagnieapproxima.wixsite.com/territoiresauriens>



Collection Poésie/Flammarion  
dirigée par Yves di Manno

PAR ELLE SE BLESSE

DE LA MÊME AUTEURE :

*Je ressemble à une cérémonie*, Le Corridor bleu (collection SING), 2019.

JULIA LEPÈRE

# PAR ELLE SE BLESSE

FLAMMARION

© Éditions Flammarion, Paris, 2022.  
ISBN : 978-2-0802-9155-4  
*Imprimé en France*

*À L.*





Là, sous vos doigts, presque  
Des personnages  
*Je* qui bouge, *Tu*  
*A.*, et *L.*, pour amours

Et d'autres encore,  
*Elle* et *Lui* changent d'apparence, se font parfois pluriel

À ce moment précis, le bruit fait du silence et le silence du bruit

Nos paumes sont sans défense

Je reprends :

Il n'y a plus rien ici, ici c'est le sommeil le lieu d'un corps  
Blessé d'un amour morcelé, A. est encore parti

Prenant des trains du Nord au Sud du Sud au Nord, je  
traverse la mer la jungle familière

Oublie de respirer une fois mon corps a tant tremblé de  
fatigue ou de rage et peut-être de peur jusqu'à presque  
tomber

Tous les yeux regardaient

Une autre fois à l'annonce de sa mort il s'est, d'un coup,  
écroulé

Choc sur le bitume choc dans la grande ville dans le grand  
monde du petit corps qui souffre parmi ce qui vit choc  
dérisoire se perdant dans le temps enroulé

Comme les feux de la maison aux arbres je me souviens la  
maison est détruite dans les rêves

Je me souviens de mes rêves j'ai pris la nuit des hommes et  
de leur visage j'ai vu s'enfuir ce nom que je leur avais donné  
ils ont des spasmes dans leur sommeil, leurs yeux manquent  
de couleurs

Elle, elle s'enferme

Toute la journée, à ce premier étage où le jour ne passe pas  
où les fentes des volets sont trop étroites où la femme se

mêle à la poussière où la femme répare les lampes, essuie la table infiniment dans un geste brisé

L. est ici maintenant, à mes côtés il rôde cheveux noirs il siffle merle bleu sa voix résonne au milieu de la maison en forme de croix dans l'excroissance des pierres créant un froid passage

Je regarde un drapeau battre sur le pavillon, un instant durci par le vent qui dure  
Je serais un tremble, fait pour fixer les terres remuées  
Je serais une corde, empêchant un bateau qui prend l'eau de s'en aller

À la fenêtre, je regarde et les lignes s'échappent : l'if ouvert en deux, paysage fouilleur indécis d'oiseaux d'insectes de ronces  
Un homme poursuit peut-être jusqu'à cet endroit creux  
Un amant ou un assassin aux mains pleines de suie

Peut-être qu'il me guette par la vitre aux lourdes paupières.  
Guette ma respiration d'orgue mal accordé au plus aigu  
Dans l'interstice d'un train, entre juin et lui, par qui se brise.



## *Fragments de L.*



*(...) dans ce mois tragique de juin, ce mois qui ouvre l'hiver*

Marguerite Duras, *L'homme atlantique*





Il peut faire apparaître  
Disparaître ses veines L. est un magicien du sang  
Son bras trop blanc  
Casse une feuille

Le visage de A. se voit dans les nuages séparés  
Dans l'épaisseur des nuages, la détresse de A. se voit  
Je pleure pour qu'il pleuve  
Et se dissipe

## *Avant ou après*

Elles disent,

Nous avons trop aimé nous ne pouvons plus nous perdre dans les champs de maïs nous asseoir sous les tonnelles et sur les puits, nous appuyer à l'ombre des meules de foin et regarder d'en bas la haute taille qu'il prend avec ses bras de calaveras mexicaines, avec ses bras blancs de totem, avec ses bras bruns de montagne, ses bras d'encre de pinceaux nous laisser peindre dessiner filmer nous laisser prendre en photographies robes roses sur des papiers peints de soixante ans faire semblant de pâlir de rougir sur les paliers laisser ouvert pour la fumée graver nos noms sur le cuir sur le bois nous gonfler d'eau quand ils partent sur le port où les mouchoirs pâlissent rougissent laisser la jalousie tordre nos ventres tandis que nous manquons tous les soleils couchants nous ne pouvons plus observer la succession des arbres des vagues des poutres les portes mal alignées les fissures des murs dans des chambres d'hôtel choisir de petits meubles foncés quand vient la nuit allumer des ventilateurs laisser des traces de sang dans des lits trop étroits prendre des trains où les bouches cherchent les oreilles nous n'entendons plus les suppliques des feux nous transformer en animaux et dessiner sur la dune une courbe entre nos deux silhouettes, qu'elles n'en fassent qu'une. Nous avons laissé le vent se perdre en nous, nous avons laissé la maison vide ses branches cassées, nous avons laissé les bambous envahir le jardin, elles disent nous avons trop aimé.

Pendant ce temps

L. chante dans cet espace intermédiaire

Et ses doigts vont vite comme s'il pleurait même si L. ne pleure jamais sa voix parcourt les milliers de kilomètres qui m'éloignent

D'une pierre perdue. Aigu, remonte le temps. Dans mon enfance, il y avait des soirs d'hiver très longs dans la cheminée, tous les feux en même temps par mère allumés et père était géant fabricant de poupées et il les démembrait près du piano on me déshabillait il y avait des lucioles dans l'allée et une statue de nous près des cyprès scindés mais j'y étais garçon, fils du dieu des marais où les cigognes faisaient leur nid et devenaient immortelles. Dans mon enfance les murs étaient rouges dans la première étoile et l'oiseau de la lucarne, fantôme d'une femme qui écrivait à la lueur d'une lampe tempête, à moins que ce ne fût mère avant le drame,

Voilà tout

Ce que contient sa voix.

Sur les cailloux froids, dans les doigts du cèdre qui cède au vent

La médaille brille encore

Ici, et là

L. dit qu'enfant, le vent  
Lui obéissait

Je le crois

Il ne joue plus  
Épaissit le silence, se  
Levant

Son dos oscille je le poursuis mais suis sans souffle il se laisse  
prendre, un ongle peint des cheveux bruns il encorde un  
visage à son rythme, le rive à cette coque

Ce soir de juin,  
Elle t'a dit  
Prends ma vie et toutes se sont ouvertes toutes se sont faites  
Rivières aux lits acides

Car endormi tu sembles voler et tes mains font des nœuds  
dans nos ventres, impossibles à défaire, tes doigts savent la  
place précise des choses qui sonnent. J'ai vu mon enfant  
dans la toile de tes bras, de droites cités de sable des forêts de  
rochers des vers géants des filles machines là où tu as marché

Soudain ta peau de courant d'air s'est fermée. Tes yeux  
devenus troubles, froids, exorbités de houle, sans contours  
m'ont noyée

Tu me parles d'ailleurs de terres conquises et je me vois vissée  
À ce quai  
En tête, un seul refrain  
*My girl* un briquet quand j'avale mon poète  
Me revient : il chante faux, il chante fort. J'ai laissé faire  
son grand corps et ses chaînes il se pense, italien à la lueur  
des ruines  
Le lit bouge  
Tant mieux, la place qu'il prend m'empêche de penser.

Tandis que, sur l'écran

A. part  
De quelque part avec ce visage d'empereur  
Sans armée

Cernant la meute, ses yeux rompus de promesse

Il dit que dans l'arène le taureau  
Doit embrasser  
Sa fin mais tu, rouge d'étoffe soutiens toujours  
La foule

Je ne voyais pas les violettes pousser sous sa peau mais  
J'aurais dû m'en douter  
Il ne dormait plus déjà



A. me demande  
Où j'ai dormi la nuit dernière  
Je me souviens de marches de l'autoroute des voitures  
Diffractées sur les murs miroirs d'un gratte-ciel  
D'une bouteille un semblant de soleil  
Blanc à travers  
Le halo qu'il voyait de nouveau sa parole je buvais  
Et des arbres trop courts  
Peut-être d'un marin  
Et non je n'ai  
Pas dormi

Je mens avec le vert de mère, elle dit les femmes  
Vous savez  
Il ne faut pas s'y fier elles sont gorgées  
D'absences  
Fissures du papier de roses au miroir doré  
Sur la nuque d'un buste  
À faire des taches sur les paupières

L. parle d'un œil violet ou noir qui l'a gardé captif  
Il voit une ombre bleue  
Dans le mien rien ne reste il

joue de mon piano dans la chambre du fond, le  
jardin déborde  
Une fausse note  
Grimpe au faite du toit je me  
Coule le fait jouir au plus haut

L. m'écrit les mots  
*Brise*  
À la craie où l'autre amour faillit  
Brise  
Qui veut dire, le vent casse  
Et *fragments*  
  
J'efface *ments*

Il joue encore sans me voir  
De la guitare jusqu'aux ifs même écroulé  
Et voilà que mes mains tentent de se faire arbre pour  
L'éprouver de loin épouser sa caresse

Et voilà que l'eau monte à l'idée  
D'une étrangère sous la brise des colonnes

Une lumière angulaire et son grave,  
Je frappe autant que je peux sur mon clavier fixe les  
Formes passées du mur

Il fait frémir les roses et ne les aimant pas, vous ai-  
Je parlé de ce pouvoir qu'il avait le mien

Est dans cette porte  
Laissée ouverte

Il dit qu'on peut construire L. a ce goût de l'aube

Oubliant l'angle impossible  
D'un poignet les herbes balayées par l'orage

Il ne me regarde pas partir empli  
De sa voix  
Lui sait décrire je balbutie

Je ne sais jamais à quoi  
Il pense, dans l'œil d'une caméra je l'entends  
Dire quoi faire à des filles de l'air doigts entachés bras  
délicats pivotant sous la chaleur d'une cloche des danseuses  
aux robes noires aux chants d'envoûtement  
Moi je ne connais pas les motifs, pas les gestes les langues ni  
l'art des voiles. Je tombe et aucun son ne sort de ma bouche.  
En vérité,  
Tout est nu en moi, la nuit j'attends qu'un serpent me  
dessine sur le drap je regarde un rayon tomber, je brosse  
mes cheveux de corbeau qui crient avec la pluie  
D'un appareil photo il tord l'espace joue avec les reflets ses  
pieds soulèvent le sol les routes s'enflamment sous lui  
J'attends qu'il me touche, duvet d'oiseau  
Qui s'entête à la branche  
J'attends que sorte la chouette effraie, je suis  
Effrayée d'amour

À moins que ce ne soit une faim  
Louve  
Glaise à pétrir  
Par elle s'enlise n'importe  
Qui, L.

se transforme la nuit devient grand cerf

dans son appartement courbée par le plafond j'écoute un  
saxophone une plainte de jazz cogne contre l'église en  
brique sur le mur bleu de masques je me découpe et il coupe  
quelque chose aux coups de crayon d'une autre au nom de  
paysage leurs initiales me griffent sur le plâtre une image  
s'y allie coup de bitume à mon sein gauche j'écris sur le  
poumon une chute à vélo et mon sang se confond  
avec la bouche imprimée à l'embrasure et les fantômes  
font-ils des traces il dit qu'il oublie tout  
et moi c'est le contraire alors sur sa carte  
à elle je cherche  
une ville blanche je suis allée partout  
nulle part ne m'appartient aucun

ici

les jointures bouchent la vue les ouvertures sont hautes font  
des puits de lumière dans l'autre sens on tombe les yeux  
s'ouvrent se ferment au-dessus le plancher grince le bruit  
de mon clavier du piano du couteau de la pluie sur les toits  
forment une symphonie

Il siffle, me ramène à lui

Notre temps  
Paraissait compté

Je faisais trop de bruit avec mes cartes mes bâtons mes  
pierres et mes pendules

Pour bannir les distances

Tu te baignes dans de l'eau de lune  
Tu comptes les barreaux qui transpercent une figure

Aimant les ombres qui chassent sur les trottoirs les fulgurances  
d'une pensée, d'une joue à ta

Main lui rythme



De l'hiver scie qui s'acère aux torches des laboratoires,  
des bibliothèques dans l'invention du vent que fait son  
instrument, trouvère comte  
Évadé

Tandis

C'est un jardin que tu contiens aux lentes fontaines  
Aux suaires tachetés comme des panthères

Encore et encore tu te mélanges aux lignes

D'une  
Jetée

Je me glisse dans sa gorge  
À demi je remets de l'ordre  
Dans cette chambre rose les traînées de fumée sont encore  
Visibles, et puis des couteaux  
Dans les poutres je suis née à  
La menace d'une braise

Dans ma gorge à moi  
Les sexes les mots sont

Au point bleu d'une âme qui s'éteint sans connaître  
Son gouffre,  
Vous voyez

En rêve un volcan se rapproche  
Je te raconte tu ne me crois  
Pas je vous mélange le soir est si épais  
Il y a les trous  
Saillants où nos esprits s'étendent et des  
Hauteurs jamais atteintes

Je parle ils n'entendent  
Rien, bien sûr ils sont  
Loin leurs bouches se fendent

Ici l'eau s'évapore il ne reste que sel, luxure  
Et visages mués en  
Cascades, un temps. S'effritent

Nous regardons la rivière me regarde j'essaie de faire tenir  
mon corps à être nymphe, un temps

Dans le remous tout se durcit  
Mère  
Faites que les nuages éclatent dans le rayon d'une île que le  
bâton dérive jusqu'aux terres immobiles

Mots blancs que j'efface aussitôt *rive souffle et aube* son brame  
écrire je suis déjà trop fort à L.  
Je sors

Dans la ville grise

Aux supermarchés cafés cinémas on montre nos papiers  
nos corps sains nos âmes sont en sourdine, sous nos dents  
craquent des os et l'imagination dénude les jambes des filles  
rieuses devant les lampadaires j'en suis une que la poudre  
éclaire, il vient je le laisse faire, un verre se casse des perles  
tombent dans les égouts c'était

Une faim de loup

Je pense

À T. Tzara *les cloches sonnent sans raison et nous aussi*

D'autres s'affairent

Plus haut on devine les villas avec vue sur la mer

Plus bas, un chalet veille. Nous sommes entre les deux, on  
ne voit pas

Se refléter notre image enfantine, aux couleurs gonflées.

Et puis nos yeux font mal à cause de la lumière mais de  
nouveau le soir *tombe* et nous aussi, de nouveau des cheveux  
coulent, des châteaux noirs enferment des étoiles

Et nous aussi

Ne sommes qu'en-dedans éclairés

Comme l'une file elle traverse un instant

Ce noyé

Au retour  
Arbres coupés  
Quelqu'un me dit qu'ils empêchaient le soleil d'aller  
Derrière la terre depuis nos yeux  
J'acquiesce

Ainsi le parquet de chêne  
Peut rougeoyer dans des appartements au haut plafond, j'ai  
toujours  
Cette douleur au poumon c'est quand je me rappelle

Ceux restants ne trouvent pas les trottoirs, ils ont des feuilles  
Rares

J'ai oublié son visage  
Il était je crois gris

Je tisse ma peau j'écarte  
L'image amaigrie

Je fais la mise au point et puis le flou

Comme ce matin sur la plage  
Je laissais passer tous les rayons

Et si je me couchais en attendant ton corps



En cette saison je me confonds  
Avec le granit noir

Je suis un volet entrouvert, une rayure de bête où tu t'engouffres

Je te prends sans attendre. Nous roulons dans ce paysage interminable je me fais lisse tu me dis *sage* j'essaie d'être sauvage violente comme elle que j'imagine sèche et sexuelle je me transforme encore à l'aide du vent dans mes cheveux de lunettes de soleil d'un grand chapeau sous et sur mes paupières des barbelés du noir cendré je pourrais me percer nous fuyons à présent

Ta voix me pèse, te perds à l'intérieur d'un lieu sans air et nous descendons encore, plus bas tes battements lents mon amour, ta tête tombée mon ange, derviche tourneur mon cœur que faut-il faire tu récites des prières me rendant Archaïque au bord de cette route  
Broyeuse de coquelicots forçant ta bouche à boire à même mes veines  
Le poison lent, alors

Tous les arbres du jardin épouseront ta forme, dans le parc les statues pleureront de ta mort imminente les allées feront pour toi renaître les lucioles infantes  
Du temps d'avant l'avidité  
J'ai brûlé les montagnes qui m'ont pris mon amour  
Mis à feu et à sang les routes par lesquelles il a fui j'ai tué le désir dans sa montée

Je me suis rendue à la mer

Dans un palais de filaments, de tentacules de nerveux  
coquillages  
De toutes formes indociles  
À peindre des cils que j'ai cru voir au fond du sable  
Ils creusent le monde en terrier mon cœur  
S'éteint lentement c'est ainsi que je veux mourir, toi  
En moi  
Dans l'illusion de ton regard

J'ai vu palpiter des appâts  
Au-dessus  
De gueules fragiles de crocodiles  
En larmes

Juin est un assassin

À présent 26 jours sont passés si les  
Jours ne redescendent plus  
J'ai dans la bouche  
Son goût d'aimant, de  
Pousse, d'elfe du Nord des papillons s'ébrouent au paysage  
D'une ombre  
Qui pourrait, parmi les paroles sacrées, être mienne

Dans les secousses  
Tu m'écris  
Je sens que tout mouvement n'existe  
Pas si tu ne le vois  
La fumée c'est ma traîne. Elle s'efface

Tu rentres, viens, voilà. Plus  
Loin  
Transperce, que je me voie  
De l'autre côté

Tu disais jouir en dedans, je ne sentais plus rien  
Derrière le gonflement  
Des collines  
Masquant le village et délavé  
D'errances  
Ton bleu déjà m'irritait

Ainsi je te voulais,  
Craint, criant, adoré  
M'abîmant de tes bois  
Servantes en rut autour de toi  
Dans l'orgueil des pétales

À la chambre fermée se fanent en  
Soif des mains croisées  
Sur de petites blessures  
Ma main s'ouvre, la tienne a l'effet d'un fantôme

Je n'ai jamais pris garde où je marchais, vers qui

Il faisait si lourd  
Regardant le spectacle  
De nos peaux dévorées un homme

Au sommet d'une grue  
Attachait des câbles aux nuages pour fabriquer la foudre, ensuite

Dans une ville du milieu tes yeux en fuite  
Versaient l'orage

L'escalier m'a brisée  
En deux  
Alors  
Il gonfle sans me suivre dans sa voiture la pluie tombait plus fort

Un éclair a fait l'arbre  
Tomber, non une main  
Je me suis écartée comme pour me mettre au monde

Certains arbres repartent certains sont  
Démunis

Je le disais

J'aimais ses élans  
Dans le bruit d'un ventilateur, les écorchures d'une  
descente  
Pour tirer les vibrations d'un sang dilué  
Je regardais les traits aux artères  
Se remplir  
Se plier nos cheveux  
Dans le courant

Tandis que, dans le lit  
Je te perds ma  
Fleur empoisonnée,

Ô mon amour

Mon seul silence

Voyante sous les briques  
Je respirais par le soleil j'étais marquée au  
Rouge d'une avalanche  
Je cherchais de l'eau dans les temples, je chassais  
Les loups léchant à même les lances  
Hors de leurs fumées  
Glacial tu me reprends  
Nouveau venu

J'ai de la place

Pour tes blancheurs cosmiques  
Tes vapeurs de baleine

Peau craquelée  
De fougères  
Tu danses, tu voles en ta conquête



J'écris  
Mon manque  
Et L. murmure dans la pièce d'à côté j'imagine ses mots  
précis – pour dire aveugle il dit *silence troublé*  
Les miens sont comme une mauvaise herbe  
À arracher, voyez  
Dans l'allée les marronniers la nuit ne forment qu'une  
silhouette  
Un cortège passe, suivez

Ma teinte apache

D'autres décident de mon sommeil  
Et je tourne avec le  
Soleil dans une plaine j'arrache les têtes des roses pour qu'elles  
repartent

À la sécheresse du temps  
Vous les contournez

Une amphore verse ton eau, me coupe  
Et avec elle les roches accouplées  
De milliers d'années

Une nuit tu dis qu'un cerf t'a reconnu que sa figure aux  
phares changeait la nuit

Je te complète de boue d'herbes  
De cimes qui disparaissent  
Un lac garde mon corps  
Et personne ne le sait

Je t'aime depuis des milliers d'années, et personne  
Ne le sait

L. se mélange aux ruelles, L. c'est pour loup, Lautréamont

Profil sauvage de statue grecque où flottent les drapeaux  
rouge et vert de nos anciennes passions près de l'usine  
portuaire nous nous baignons dans la mer polluée les ferrys  
partent pour les îles avec leurs désirs hibernés leurs buées  
sur les hublots pour écrire les lettres devançant nos adieux  
L. pourrait pleurer du monde qui meurt mais je l'ai dit  
ne pleure jamais à la place il jette un bâton surnage et me  
délaïsse un bateau de marchandises découpe le ciel aussi la  
mer meurt à l'intérieur je cherche son empreinte dans la  
tempête

Il veut écrire *froid sur ta peau*, avec le sable sale  
Et puis cheveux de sel

Ses doigts ne cessent de bouger sur la mienne

Et puis dans cette église, en l'attendant j'ai allumé une bougie  
pour nous sauver une autre touchait  
À sa fin

Sur la rive  
Je suis entre deux  
Hommes comme sur un couteau j'efface  
Tout. Pleine d'eux  
Au milieu de ces vies qu'on cherche pour se taire  
Il faudra bien que la vitesse nous  
Fasse disparaître  
Nous aussi  
Nuée de plomb

Dans ce film pourquoi  
*Tu* à l'approche me blesse-t-il autant tu la filmes  
Si lentement  
Je ferme

À côté de moi quelqu'un s'endort  
Je pourrais être à lui, comme à n'importe qui – un instant  
Imaginer le suivre  
Agitée  
Et, repartir



## *Films d'un train*



*What power art thou  
Who from below  
Hast made me rise  
Unwillingly and slow  
From beds of everlasting snow !<sup>1</sup>*

Henry Purcell, *The Cold Song*

---

1. *Quelle puissance es-tu  
Toi qui, d'en bas  
M'as fait lever  
À contrecœur, avec lenteur  
Des couches de neige éternelle !*





Acte I : Tout se tait, même l'ennui.

À peine descendue je cherchais son visage certain de le  
manquer, l'inquiétude d'un manteau trop étroit aux épaules,  
l'arcade altière le buste ouvert

Notre Dame de Paris, de Fourvière, de la Garde, un château  
nu dormant. Et nulle part  
De refuge

À un pas derrière lui l'intervalle est trop  
Grand. Je manque de prise le feu s'assoiffe dans le foyer

Dans la succession des images,

des langues modelées par l'œil

Ces tas de terre où cacher des corps vers le Nord ces gravats  
d'hommes brutaux aux « buvettes de la gare » qui boivent  
récitent frappent sur la table

Dans leur colère

Je disparaïs

L'avion crève un nuage

je voudrais quitter le ciel

La pointe d'une éolienne

Se saisit de

L'ocre forêt, mirages

déclinant

d'autres vies

Une gare désaffectée

Sur notre passage battent les ailes d'un vaisseau  
il me dit *monte* à son doigt tremble

des filles en pluies  
d'insectes leur nudité fébrile fait scintiller  
la forteresse

J'ai mal au cœur je file vers A.  
Faucon, indien et longs cheveux  
Je remonte le temps nous sommes  
Dépourvus d'innocence nos veines font des mélanges en  
montée en descente quelqu'un nous rapproche dans ce plan  
Serré et si je veux serrer plus fort ton cou

Tu me dis non

C'était l'hiver, après  
La chute des mâts les terres noyées

bien plus tard, lui disait nous aimions la violence, *je l'aimais avec elle*

image porno-  
graphique, ce mot  
dure je m'écrase en tendresse  
hanche clouée

de l'eau roule

dans l'autre sens, à cause du vent

Ici nous ne sentons pas la prison  
est trop grande

Et avec les barreaux

Nous jouons l'air du froid

Et puis  
Notre existence reste à prouver nous sommes  
Reflets d'autres nous-mêmes laissés de fantômes  
ignorés

Comme dit Tristan partant, arrivant  
À contretemps

J'attends de descendre, dans la brûlure

Des panneaux aux arbres sont cloués

*Attention aux baines*

Au souvenir d'un océan le sol ouvert sous nous et toi, portant  
plus loin ton infortune. Ma voix se perd, se voit

Encore ce don

De disparition que tu as

Simultanément la flèche va se ficher, les notes riment au  
creux de tes allers retours, je ne sens rien  
Dans mon bassin l'image

D'oies sauvages quittant leur nid pour l'hiver entier

Et mon sang, quand tu pars  
Vers où peut-il aller

Elle chante que le monde l'ignore, comme elle ignore le monde

Elle n'a ni la science de l'espace ni celle du temps n'a appris  
des amants que les hoquets sur des marches de pierre, l'écume  
aux lèvres les échardes de fumée sur l'écorce elle est l'écho  
d'un sort ancien elle étend sur la ville sa blessure, s'enfle

Un autre instant flanc de côté couverte

De paillettes cillant des chambres ouvertes  
Comme des cellules

Un lit pour s'y coucher

Une main vers la sortie



Par la fenêtre ce trait noir me rappelle un futur  
tourbillon de goélands ; entre deux vides s'étend  
le volcan. Tour à tour nous sommes coupés comme ces îles sous-  
marines, ou baies  
cernées

encore les plages sont les tranchées de nos amours, nous évitons  
Les trous d'obus

Ta main dans la mienne, à mes pieds la montagne la mer Égée gelée  
Traversant des étendues de cloches pâturages des maisons  
d'étincelles s'aimaient nous repoussent

Et vous vous inversez

Du silence s'engouffre, un arrêt. D'abord, il n'y avait pas d'images

Au printemps  
Cela cogne les charmes s'évanouissent

Pas de paroles non plus

Soudain, on vit

Ses jambes cherchant l'appui  
Du mur il mordait la poussière elle gémissait

Au souvenir  
D'un arbre

Dans le compartiment fermé à clef

Ton ombre manigance ton ombre  
Fait ce qu'elle veut

De l'autre côté elle dit aimer, cette langue  
Chuchotée, lance. Tu n'oses nous réveiller te retirant  
D'un bruit de galets pris dans des vagues – entendre  
*des vallées d'encre*

Et puis  
Non, c'est un jeu

Je te demande de quoi  
Tu erres, moi

Je quitte le monde je deviens bois

Une autre fois, j'avais marché longtemps dans de longs couloirs  
en mouvement, ces wagons  
Bars où tanguer, Paris-  
Tanger, tout pour oublier l'ancien pays

La puissance d'une romaine, d'une grecque  
Qu'étouffe l'armure d'un temple

Et moi aussi je peux m'inventer un costume, briller et me  
défaire prédire sur ta sueur

Mais mon ventre est creusé par la soif de toi  
Je fouille le vent pour y trouver ta voix

Avec mes larmes

Le train est paquebot coulé par le glacier

Surgit cet opéra du roi  
Arthur trahi, au bastingage sa robe

Vole adolescente, des planches manquent

J'ai le mal de la terre. De ce plein je perds pied,

Je voudrais songer comme les algues, et rattachée mais  
Une mauvaise vague me prend au milieu de mon geste :

C'est comme voir un fantôme, chavirer dans

Un deuxième acte muet

j'aperçois  
*In the arm of the sea*

Un chien errant                      Et mon bras qui s'érafle,

Dans la cour, noir                      Fait une balafre à A.

L. m'embrasse  
                                 Je ne bouge plus                      Au second plan il plane

Bien après, bien avant

Des champs rangés, sentiers descendants délicats  
Surtout déserts,  
Un oiseau s'échappe d'un filet

Je note, pour ne pas oublier : le mauvais présage de ces  
nuages violets, grossissant pour un orage éclaté dans la  
gorge, l'électricité les cheveux sens dessus-dessous les vitres  
sales, mouillées quelqu'un y a tracé des initiales une flèche,  
ratures sur mon carnet et je ne pense qu'à lui je perds le fil  
de mon récit

Ailleurs une femme expie ses crimes dans une tour sans toit  
ailleurs mon visage

Contraste avec le ciel

Entre les créneaux dans les meurtrières  
Je brûle comme un flambeau  
Pour qu'il me reconnaisse

Et tout ce temps j'aurai gardé si peu de souvenirs  
du réel ; le réel c'est  
une autre date et une autre heure, autre train de banlieue.  
Vide sauf  
pour la fille aux cheveux bleus qui me fait face, *Dune* à la  
main, partout les iris s'éparpillent partout on prie pour voir  
des galaxies, tout pour d'ici s'échapper

Une chose inerte, à terre : parasol, parapluie, fruit jaune  
A fui dans l'ombre chaude

Le train est arrêté pour cause de gibier sur la route. Nous  
passons par des villes  
Où personne n'habite plus

Les ponts couverts de graffitis  
*Laisse-moi geler encore jusqu'à la mort* c'est le chemin, laisse-  
Moi froide ne me touche pas  
Tandis que des bêtes se tiennent dans le lieu refermé  
Gibier encore entier



Dans l'ombre chaude un homme avec une caméra  
Veut que je le suive  
Pour me montrer l'endroit où P. tira sur A. dans cette ville  
du Nord, avec la pluie pour  
Seul décor – et au présent qui ai-je blessé, combien

Tout le jour il fait nuit. Deux pavés inégaux le trébuchement  
rappelle

Qu'il suffit de s'étendre, comme A. le fit

Bientôt arrive

Un dernier coup de feu, de théâtre en bref  
Fracas de fer

L'arrière-plan est net, là  
Un spectre penche la tête dans un couloir une table bouge  
Doucelement, un combat de chairs les chiens me cherchent

Mais mon odeur n'est plus la même

On ne sait pas si on suit le soleil si le soleil nous suit  
Dans une scène nue pour lui  
Mes ongles peints  
Disparaissent apparaissent, je suis une autre qui soupire

Déserts à l'intérieur  
À remplir

Marais dans le vaisseau d'une veine, afflux de serres  
d'oiseaux coulés

Un trop-plein  
De nuit

À présent

Des voitures s'avalent dans une lumière fantôme  
Je vais, je pars d'un être comme si j'étais un homme, c'est  
ce qu'il dit

Infligeant mon sort au hasard

Les chiffres lumineux se chevauchent pour dire l'heure,  
déjà passée

Il me regarde dormir avant de me quitter mais  
Sous mes paupières mes yeux sont ouverts je suis

À des années-lumière de lui, poussière d'un autre  
Incendie

L'homme murmure des vers de douze pieds  
Nos épaules se touchent je me retiens

Je compte jusqu'à voir brûler  
Ses yeux dans le rétroviseur  
Se baissent et ma main

Et voici que le garçon rougit devenu ce

Treplev, une mouette à ses pieds, une fille

Il s' imagine tour à tour être, ou bien tuer

Les visages qui passent sont pleins de désirs hagards mais à  
peine devinés ils s'éteignent sur moi

Un panneau blanc indique un nom effacé  
Encore 24 km

Je ne sais plus vers qui je vais, j'ai dans la bouche  
Son goût rouillé  
De satellite pris pour étoile, dans la chambre  
Du 4 septembre une sonate de Schubert en bruit de fond  
on parle de Melville et du chef sanguinaire né le même jour  
que lui ma tempe bleuit sous l'onde  
Du génie de la guerre comme sous la pente du toit et dans  
mon poulx  
Bat une terre coupée par d'insignifiants  
Bouts de verre, sur le sentier côtier je laisse des traces de sang

Mon bateau quitte le continent

Dans l'étau d'un lit bas des briques cassées ma taille serrée  
Jusqu'à la transparence

Et je lui dis, *Je préférerais ne pas*

La statue d'un roi à cheval me contourne maintenant j'ai  
Les faveurs de l'empereur



Alors j'étais à A., pour ange  
Aux épinés, Arthur en exil  
Négligeant les rires des hommes l'alcool, ses mains jamais  
Posées jamais ses poings  
Fermés jusqu'à se faire saigner  
Ne trouaient l'air glacial d'une vitre, d'un paysage mais  
Façonnaient taillis bosquets et fleurs  
À son image

A. ne regardait pas les femmes, son désir clos il me menait  
Aux cimes j'étais

Sa seule parole

Au présent. Tout change si vite. Les traits de l'inconnu  
Rajeunissent du voyage  
Les halos sont à découvert dans la procession  
Lui a grandi dans un cirque parmi les lions il

M'évoque un peintre ou un acteur fragile, mime  
Évanescent de rouge, de blanc : bouche d'ombre et visage  
Antre, en habit de boucher

En réalité  
Nous sommes en équilibre sur cette route rien ne se passe

À part son absence que je sens  
Dans l'espace

Inopinément, tournent les rails tu te retrouves à la même place  
À creuser le même sillon

Tu reconnais les phares persistants, les voix des postes de  
radio bon marché  
Des sentiments que tout le monde sent quand les lampes  
s'éteignent

Personne ne dort dedans

Vision de 4 h du matin un poète boit les longs cheveux  
d'une nymphe aux lèvres noires aux pupilles troubles qui  
me ressemble, amours interchangeable cinématographiques  
de bas résille et d'essuie-glaces dans des voitures volées on  
roule des cigarettes écrit des aventures jamais vécues, des  
voyages arrêtés

Clichés d'un autre temps en noir et blanc

Sur ce saule pleureur je lis

*Les ponts*

*Sont faits pour s'y jeter pour y danser*

Quand personne ne regarde

À la hauteur de ton reflet tu tiens la barre

Arrache la proue soulève une verte

Vestale

Tout devient flou, jauni il serre le garde-  
Corps et puis

Bascule

Par-dessus bord

Dans les récifs, les récits se mélangent

Aussi

Je laisse tes lignes mourir  
Sur le quai

À l'intérieur, des crevasses se referment tandis qu'on passe  
la frontière. Vieille musique rock dans une langue gutturale,  
châteaux en ruine ville en contreplaqué champs de tournesols  
brûlés. Enseignes grinçantes, comment vit-on ici et avec  
quelles légendes une femme vampire erre à la recherche de  
jeunes filles

Les murs sont trop épais leurs cris restent terrés

L'aurore, soudain

Qu'une voix souligne

Cramoisie rouvre

Une plaie

*Et pendant*

Elles disent,

Nous avons trop aimé. Et avec cet amour, l'odeur du bois mouillé lorsqu'il se fend, le bois trop vert sa sève pleurant les mains rouillant la hache et les crayons traçant des rivages, des villes nucléaires. Et les voix rauques des chanteurs, la drogue aux mains vitreuses, les traces des mégots sur les canapés les dos dépliés et les flasques argentées et les tables cassées les portes d'un coup de poing jamais réparées et avec eux l'envie brutale et l'envie sourde, les tours des banlieues et les pics des montagnes

Les mères qui attendent près du téléphone les assiettes ébréchées qu'elles vous tendent les regards ébréchés sur leurs fils la nourriture à mordre morceaux de sucre sur la table et sucre sur le corps aussi, faim de ces jeux de ne rien laisser s'éteindre les cicatrices racontant le muret la chute à vélo sur le crâne fragile il en est resté muet les vieilles photos à l'habit d'Arlequin les cheveux poussés les cheveux retrouvés dans les siphons, courts, longs, blanchis, arrachés

Par eux l'ivresse a fait de la nuit une chevauchée  
Par lui un lac a rempli sa surface d'une seule image

Par cet amour l'articulation des vagues l'attente de son sommeil les trous noirs qui divisent dévident les planètes qui ont soif les comptoirs les trottoirs pour attendre et tirer sur sa jupe sous les regards avides les vies invisibles avalées

Par eux la mélancolie des enfants battus, le fleuve qui déborde les places trop grandes pour s'y retrouver, les clignotements des lentes éoliennes la déesse de la fontaine et les hauteurs

depuis l'église l'étang au ponton écroulé, le chemin où l'on  
se fit la même griffure, l'échafaudage des toits où tu as cru  
tomber, le bois dans tes yeux, et l'orage la bête entre les  
dents le mors mordu jusqu'à crier, le trou noir dans ton œil,  
les muscles dans ta course, l'oubli, l'oubli, l'oubli comme tu  
fuyais j'ai même aimé ta fuite le sang d'une plaie séchée sur  
ce tronc qui t'a, une nuit, remplacé même notre mort dans  
le printemps

Elles disent  
Par cet amour nous avons tout aimé



J'avais écrit ce texte d'une poursuite en voiture une scène  
de meurtre possible un amour fou dangereux qu'il avait ou  
que j'avais connu,

Il se prenait pour le soleil disait

*Mes mots, les morts réveillent*

Quand il m'a pris la main j'avais ce choix encore

D'être à lui, au brouillard

Quelque chose recule tandis que joue l'écho L. revenu A. reparti  
Et les poètes maudits dans le lit de leurs fleuves

Dans mon enfance il y avait un château de cypès, une ouverture  
Laissant passer les flèches  
Et près du piano sous l'horloge, un lit à baldaquin pour faire  
Dormir les chiens des scènes de chasse  
Sur des tentures la dame à la licorne, loups  
Ligotés aux battants bruns

On me disait l'histoire  
D'une femme comme une mer

Percée par où passa  
L'éclat du phare

Ou sirène sous les feuilles  
Branchies blafardes, par amour ayant  
Cessé de chanter

Ville de passage, arrêt rapide, il pleut indéfiniment.

Une petite fille fait la manche. Je voudrais lui dire d'attendre d'être une jeune fille, alors les hommes lui donneront sans qu'elle demande. J'ai envie de vomir, peut-être à cause de ma cigarette du café de la bruine

Un arbre rouge clignote pendant qu'une femme au pull rouge me tend un briquet rouge, opaque

La brique tend le ciel j'ai retrouvé mon briquet rouge, mais transparent. Aucun intérêt mais je le note, comme cruellement. Je note, que tout est rouge. Mes ongles, les angles, mon crayon et le dos de cet homme qui s'incline, la main de la petite fille qui réclame et les fleurs qu'elle ramène un instant après, rouges roses artificielles

Sanglent la nuit qui commence à tomber. La nuit de ces roses déteint sur nous et nous saignons. Nous sommes trop seuls, et pas assez. Ici, tout le monde a l'air d'écrire tout le monde pourrait être poète, ramasser des feuilles mortes et puis, dès le soleil couché, boire et rester éveillé. Encadrer tout le rouge de sa pensée, ramasser tout le rouge poreux de sa mémoire boire sa propre eau puis recracher dans des lignes

Rongées comme les doigts, la chose  
Écoulée

Depuis cet air américain du Nord, du Sud

Au centre

Je remonte redescends vers le volcan deux océans sont  
remplis de possibles

Je suis à ses côtés, qui pâlit sur le pont

Je le prends avec le soupir d'une terre étrangère dans le  
ventre, rien n'en vient, je broie des pigments pourpres avec  
sa voix quand il ne me voit pas, tords des têtes de poupées,  
toutes ses amours anciennes. Je deviens le creuset

D'un désir qui se tait, métamorphose brune parmi les cyclones

Levés depuis peu. Un grand cheval cabré

Piétine sa couronne de lauriers

Et puis plus rien. Je serais restée ici, parmi cet assemblage  
de lampes de vieilles images et les poches pleines de pierres  
qu'on ramène du cimetière, pour se souvenir et puis des  
verres se cognent sans se regarder

*À vos amours*, qu'elles durent longtemps

La terre est en suspens. Le train fait l'oiseau aussi rapide que  
nous et même

Le temps se rend

## *Lieux incertains*



*But when the voices shaken from the yew-tree drift away  
Let the other yew be shaken and reply.*<sup>1</sup>

T.S. Eliot, *Ash-Wednesday*

---

1. *Mais quand les voix tombées de l'if secoué s'éloignent  
Que l'autre if soit secoué et qu'il réponde.*





Déjà juillet.

Les gens caressent de petits chiens  
Moi j'attends, froide, quelqu'un.  
Je redécouvre le mot *effroi* dans un livre vert, recouvert de  
plastique transparent  
Un livre de T.S. Eliot  
Par le gris transparent d'un début d'été, dans  
Cette ville ordinaire  
J'ai mal aux yeux comme s'ils étaient clairs et  
Les gens se disent des choses banales : ils ont des histoires  
d'amour ils boivent trop ils attendent, disent-ils  
Un deuxième  
À leur côté un premier que je ne vois pas  
Et si ce berceau était vide alors  
L'histoire ne serait pas banale – mais j'en doute.  
Un adolescent, les mains dans les poches, passe il a  
L'air triste : c'est tout ce que je peux noter sur lui. Je n'ai  
pas la force de  
Le retenir, ni de l'oubli.  
Midi. Un roi pêcheur traverse le fleuve et souille  
De sa blessure l'eau que je bois :  
Nous sommes encore là,  
Les gens, l'empreinte de l'adolescent le nouveau-né possible,  
moi  
Je contiens un flot de sang vif c'est du vide que je contiens  
T.S. parle de Carthage et lui brûlant parle des ifs, de pinces  
au fond de l'eau, d'oiseau  
De rocs  
Je prends la forme de sa voix

Le soir tombe j'ai froid tout le monde est parti  
On pourrait dire : m'a laissée, mais je ne les connaissais pas,  
ce ne serait pas exact.

Plus tard

Le drapeau se soulève comme une bannière. Je me demande  
s'il faudrait se ranger sous des armes inconnues. À la fin  
du monde, je me demande quoi faire. Je me suis souvent  
arrachée et j'avais souillé ce jardin blanc je me souviens, qu'il  
cultivait, où les roses avaient la couleur d'une peau. Depuis  
je fais mourir les plantes.

Loin dans la maison un insecte cogne sur la fenêtre. Nous  
avons aussi de ces séparations invisibles, c'est pourquoi  
parfois nous tombons et manquons de souffle.

Ici c'est encore tout recommence ici c'est  
Le point fixe des choses et l'éternel printemps  
On s'y serait mêlée  
Dans la décadence  
Des palmiers des piscines ils murmurent  
Qu'on ne sait pas mourir et qu'on ne sait pas vivre le temps  
tourne mauvais j'entends *dérèglement*  
Les hommes nous regardaient comme ils le font toujours  
en remplaçant nos corps leurs verres roulant les torrents  
que leurs gorges perdaient. Nous buvions, je fumais, nous  
disparaissions dans ce bruit de succion  
L'océan est trop vaste dans l'orage je l'ai suivi jusqu'au bout  
de la plage  
J'avais le vertige je ne pensais plus j'avais aussi

Cette maladie, voyez mes doigts  
Ils sont presque noirs sous mes ongles, ma bouche descend

Et nous pleurions, suivant le chariot d'un vieil homme au  
profil d'horloge le tremblement de cheveux blancs dans un  
métro et les hoquets d'un enfant sur un vélo  
Rouge,  
Il s'inquiète pour sa mère c'est lui qui est perdu

On leur donnait on se donnait pour rien, traînée humide  
rosier brûlé

Chiennes, auraient-ils dit, putains

Ce sont des mots, pour rien

Elle sur le ponton moi dans la mer  
Évitant les méduses  
Sans territoire  
Ses bleus virant au rivage de mes cernes  
Ayant bu les écumes les planches  
De demi-dieux leurs longs cheveux de sable souviens-toi  
Presque pour morte  
Il te laissa  
Et hors de moi  
J'ai joui tant de fois pour oublier que quelque part  
J'attends encore de me réveiller

Elle dit  
Il faudrait être un homme pour partir en entier

Et j'écrivais des lignes sans accent à F.  
Je recevais ses mots d'Afrique fantôme  
Tandis, je rôde puma  
Dans l'escalier  
J'attends le musicien qu'il joue plus bas

Sous les aiguilles

L'enfant prend l'omoplate. Ça grince, il est assis lui n'ose pas  
Mordre  
Cet endroit  
Dans le drapé des doigts j'étais seule à savoir  
L'autre visage  
On aurait dit  
Ta naissance ou un siège  
Sous les sabots je ne vois plus l'assaut  
J'étais couchée sur le ventre comme un tableau  
J'attendais que se ferme  
Ma peau il rentrait mais de lui  
Je vous assure  
Je ne souffrais



Juin finissant, avec N.  
N est  
Non-voyante – elle préfère ce mot  
Elle parle du néant à habiter de l'espace du bois  
Des gens qui ne peuvent supporter le silence  
Et je comprends j'ai toujours aimé  
L'épaisseur des rideaux  
Jamais su me taire toujours  
Voulu lieux clos pour épargner  
Les murs  
Nous rapprochaient et nous courbions  
Le dos il s'allumait

J'étais si brusque  
Effroi des bordures des quais, de la lumière quand elle paraît  
Peur de m'entendre  
Résonner de pleurs, peut-être

N. dit  
Le sens-tu  
Ce désert du temps  
Qui s'abolit soudain une main  
Saisie

J'y reviens  
Par-delà les murmures des indiens à cheval  
Portant leurs provisions, à une place exacte  
Du monde et nous aussi  
Nous étions dans le monde, je crois – tes doigts courant le long  
De mon bras  
Nous avons marché vers

Les bus roulaient très près des précipices je cherchais les lumières  
D'un foyer les *tiendas*

Nous n'avons pas vu de pumas ont-ils fui devant l'odeur  
du feu

Seule  
À ma nuque une  
Morsure

Elle dit

J'ai connu des hommes pour diviser les heures  
J'ai connu des hommes jouissant sans demander et laissant  
le soleil m'aveugler des hommes qui s'étranglaient pour  
jouer qui me giflaient pour jouer j'ai connu des hommes qui  
n'aimaient pas me faire l'amour des hommes ensommeillés  
avec de l'ambition des choses à faire et des pulsions de mort  
dans leurs masques de perles les défauts de leurs veines les  
faisaient se gonfler qui chantaient fort leur crime et appelaient  
leur mère des hommes emprisonnés et ils traçaient chaque  
jour de leurs bâtons un trait après la femme tuée j'ai connu  
des hommes alcooliques et drogués des hommes partant  
dans le désert d'Espagne pour y halluciner pour composer  
des vers des symphonies cherchant tous les dérèglements j'ai  
connu des hommes au QI plus élevé que la moyenne ils le  
disaient des hommes n'aimant pas se baigner qui ne riaient  
jamais qui m'admiraient de haut qui me pensaient fragile  
trop légère trop blessée qui voulaient me sauver que j'ai  
voulu sauver j'ai connu des hommes aux rides profondes aux  
cœurs ouverts plissés pères suicidés j'ai connu des hommes  
en partance des rêveurs navigateurs de terres fertiles je leur  
tenais la main à les briser j'ai connu des hommes aimant  
la précision les mystères galactiques les mystères féminins  
et se targuaient de savoir-faire à cet endroit c'est comme  
être un cobaye pour un manuel mais sans être payée des  
hommes aimant apprendre leurs doigts fouillant dans les  
sous-bois des hommes gluants mouvants rajustant leurs  
lunettes et s'allumant une cigarette après ce qu'on appelle  
l'amour j'ai connu des hommes mariés j'étais très jeune ils  
me disaient *si on partait ensemble à l'autre bout du monde*  
mais à vingt-et-une-heure il fallait bien rentrer j'ai connu des  
hommes de l'autre bout du monde des danois des chiliens  
argentins des hommes du Kentucky du Montana des New  
yorkais des ukrainiens des hommes de différents métiers des

circassiens et à des roues ils s'unissaient des poètes volubiles  
taciturnes des comédiens mis à disposition des directeurs  
et des agents immobiliers des peintres des réalisateurs ils  
avaient en commun leur goût pour les mirages pour les  
justes proportions d'un visage j'ai connu un danseur au  
corps tendre ramassé un boxeur immense aux muscles épais  
à la chaîne en argent des hommes aux yeux d'argent ou yeux  
nuits étonnés

Elle s'arrête. Se retourne où il n'y a rien

Un jour, un morceau de cristal fondait dans ma main,  
m'emmenant vers la mer. Je ne savais plus ce qui me poussait  
dedans. Mon idée était peut-être d'apparaître, de disparaître  
dans des mains comme un pantin. Mon idée était peut-être  
l'enlèvement.

Quand je l'ai vu, une lumière artificielle remplissait son  
visage dans un monde aquatique dont il semblait séparé. Des  
larmes dures contenaient son cou aux colliers, ses cheveux et  
ses cils tombaient

Il s'est enfoui dans la ville des pierres, père y est né

À l'embouchure des fleuves où sa jumelle fonda  
Un monstre

J'attends.

Je n'ai plus de territoire

Elle dit :

Je n'ai plus d'amour

Figée

Je dors tout le jour je t'appelle à travers les oiseaux

Qui songent, sont bleus

J'arrive dans la rue de mon hostel, j'ai réussi à ne pas me perdre  
Distributeurs automatiques de cigarettes  
Les femmes sont très maquillées, leurs cheveux sont lisses  
longs et noirs elles semblent aimer ces places et gestes  
brusques des scooters  
Un italien s'étonne de me voir voyager seule je ne peux rien  
lui expliquer même si je parlais la langue je n'arrive plus à  
respirer des trappes dans mes côtes laissent passer la pluie,  
les bruits  
Je m'isole avec mon carnet offert à Florence des années  
auparavant par mon premier amour un bâtisseur  
Une fois j'ai posé nue pour lui mais je crois être incapable  
d'être muse, immobile  
Station Garibaldi. Station Dante  
S'arrêter devant les statues des grands hommes avoir envie  
de dormir revenir dans ma chambre  
Croiser une femme âgée avec les cheveux blancs de mère qui  
voyage seule aussi, qui aurait pu être mère si se défaire mère  
Avait su  
Si mère n'était une ancre et moi que suis-je, quelqu'une  
Qui ressort dans la rue regarde  
Le monde debout, qui fume et boit orange. J'écris, ou plutôt  
je fais semblant  
Les jeunes gens ont l'air mélancolique et impossible de  
savoir de quoi j'ai l'air ni  
Pourquoi je suis ici

Depuis l'hostel cela ressemble à un journal. Grisaille. Fenêtre fermée par des cartons Kinder. Je pense au kitsch de Kundera. Je tombe malade. Cela me fait penser à mon enfance.

J'aurais voulu écrire la succession des corps être un corps de volcan où la lave est possible, au lieu

Je marque les rues de mon odeur. J'imprime chez chacun un peu de mon souffle. Cela devrait suffire.



Dans l'arène de la ville en ruine – et comme ces mots l'arène  
est vide  
Un concert de centaures de sirènes  
Parthénope, tout le jour  
Fait tourner les objets dans la maison on ne les compte  
Plus. Sans moi, maintenant.  
Reprenez-les  
Je suis à l'intérieur, où tout meurt  
Laissez-moi  
Mon royaume d'ombre aux masques effacés  
Mes murs passés d'un décor exotique jamais  
Traversé. Ma maison secrète, ma ruine. Le feu me surprend,  
Des pans entiers de cette histoire  
Nous manquent

Un poète dans les rochers  
Écrit sur les volcans  
Me parle de Naples  
En contusions de Méditerranée il m'embrasse il se tait  
Nous n'avons pas fait l'amour il aime les femmes  
Engagées, révolutionnaires il pense être  
Quelqu'un et je suis à un autre

Comment lui dire chez moi la guerre  
Les cheveux dans l'escalier tournant  
Contre les murs mon étroitesse

Les luttes pour être encore  
Debout, fermée le charnier  
De ce corps  
Vous le savez

À la fleur du mal je me fais tatouer  
Un coquelicot et des vers d'Alejandra Pizarnik

Il monte la garde  
J'ai envie  
De toucher la tatoueuse  
Ses yeux sont bleus elle semble libre  
Je rêve d'orgies de marques  
De tisonniers pinces de crabes et laçages dans  
Des caves aux hauts piliers le fauteuil rougit sur l'épaule  
Quand  
L'aiguille tremble elle écrit  
*Éclatera*

Ici la chaleur monte, en souterrains  
Du ciel et les chaleurs de toutes nos fins nos fractions  
De seconde qu'on ranime

Tu dis  
Qu'un jour ma peau ne repoussera plus

Je n'avais rien à offrir tu le savais  
Et tu guettais mes forces tu me voulais  
Digue, tour ennoblie et d'en haut en chahut

J'étais docile alors mais  
Sans force de semblant  
Sans force pour aimer

Dans la confluence  
Des immeubles pâles  
Tout en moi  
Se précipite je m'attache  
À me faire pont de ces débris à terre

Dans le crépuscule d'une rivière, j'espère  
Dans de froids fossés où l'eau change de couleur traces  
D'un bateau parti

A. me parlait près des flots de la nuit des étoiles  
Il disait des *pierres froides* et du rien se glissait dans  
Mes tympan et je prenais sa main pour arrêter le ciel  
Puis je remplissais ma voix de son silence  
J'ouvrais son crâne  
Pour y déposer des fleurs, mon jardin  
De sel

Si près de ma blessure que tu t'y confondais

Reflets obtus d'un lit, d'un canapé dans ce petit  
appartement trop chaud, la peinture s'écaille et la  
mer de loin  
Nous entrouvrait  
Indivisibles  
Dans des palais clos  
Sous les voûtes les barreaux des vitraux  
Au plafond peint nous voyions Dieu

Ce doigt qui me touchait me créait

Me laissait de glace

Des choses poussent sous les souffles des roues  
Ajoncs roux. Coquelicots, herbes folles  
Comme on passe on décime. Flaques d'essence où l'on pourrait  
boire tant la misère est vaste avec nos robes qui volent

Je les mets une à une, les enlève

Nos jambes ne nous portent plus  
L'horizon c'est nous couché, où chaque soir le soleil s'enfuit  
sans demander  
On marche par inquiétude  
Les cigarettes ont fait des marques sur nos poignets, pour  
ne pas oublier

Je note, pour ne pas oublier :  
Un mouchoir immobile sur les rails, entre deux coquelicots.  
Un fou de Bassan se laisse mordre au sommet du donjon, le  
rouge gagne le blanc

Tout l'hiver j'ai regardé les ombres des tilleuls grandir avec  
la nuit  
Puis au printemps ils ont été taillés, alors  
J'ai regardé les fantômes de leurs ombres



Et j'attendais, car j'ai poussé penchée comme ces  
Arbres contraints, dans un pays où trop de vent souffle

Nous nous abattons

J'ai gardé un frisson  
que fit le mur détruit

Je passe devant une serre à l'abandon  
Il dit  
Que les jours raccourcissent que le soleil nous  
Espace et en effet  
Jamais je n'ai senti plus de distance  
Entre nos drames  
Il dit  
Que juin est la saison du trépas où toute chose jaillit et  
Puis se glace

Elle répond à janvier dans l'odeur  
Glissante des rues couvrant de mousse les grands  
Parapets

J'attendrai que tu descendes, certain de moi  
Certain de me trouver hors des séparations dans une marée  
De cloches jaunies de drapeaux tournoyés  
La grue était un oiseau,

Disparu souviens-toi

Elle répète  
Nous ne pouvons plus perdre un seul être  
Nous ne pouvons plus marcher sur des routes habitées  
souffler dans de creuses trompettes

Je suis sous tes cordes  
Tapissée d'algues, j'étouffe

Les chaises sont vides  
Les cadres s'abîment aussi  
À contenir nos visages

Dis à la foudre qu'elle m'éclaire  
Un mois entier  
Comme la pluie raye les vitres du train je me sens  
Disparaître

Dans le plein été quelqu'un dit qu'il veut vivre mais n'a  
plus de force. Quelqu'un touche sa tête, elle renaît comme  
se brise  
Quelqu'un prend ma main et je ne veux plus partir. Fais-  
moi lien  
Je pencherai la tête pour que tes branches aient de la place.  
Je suis le rocher sang au plein milieu des terres, l'ascension  
vers ton nom

Là,  
L'aube rappelle à elle la blancheur des bêtes  
Les rayons transversaux ploient la tête  
Le bois du barrage gorgé de rivière cède

Là,  
Je t'appelle pour que tu sois

Rivage et mer, de moi début et fin

Et encore

Couvrir de cendres  
Ton corps sous  
Les regards ta tête noire  
Que la lune soumet  
Cordes pour m'attacher dans les mains  
Avec toi laisse-moi

Au début, je reviens. Les blés sont tout juste fauchés, mais  
Les champs ont grandi  
Tandis que je traverse ces endroits de départs en  
Arrivées, commune foudre

Je ne sentais plus ton corps m'éloigner

Inquiet de ma jouissance  
Porté par la cadence secrète d'enfants cherchant à naître  
Un seul bateau. Des bouées jaunes. Une voiture, des pluies  
d'insectes, un chien je reprends,

Noir, fin, mal nourri

Des cailloux de nous  
Je ne peux plus me souvenir. *Risque d'enlèvement. Attention*  
*aux baïnes* à ne plus te voir

J'ai cru mourir

J'étais la fleur sur vos poitrines. Mais  
Son odeur me convoquait  
À des milles de distance  
Il avait le pouvoir de me faucher  
De toute terre

Si le train roule encore, nous sommes encore ici, au point  
fixe des choses : lieux tournoyant comme des toupies dans  
les méandres de ta

Main manquante



Elles disent

Nous avons trop aimé. L'hiver s'annonce, et avec lui le ciel qui remplit tout de blanc, les cris inconnus contre la neige. Nous avons bu à même le sang de vos plaies, nous les avons ouvertes et puis fouillées pour y lire un avenir vide de vous. Nous étions dans de larges sentiers et nous marchions sans crainte. Les oiseaux s'étaient tus et les créatures vivantes, petit à petit, perdaient. Il n'y avait que le bruit de nos pas contre la terre, la terre nous permettait encore de nous appuyer sur elle et les diatomées de respirer, dont les déserts sont les cimetières, dont la chute appartient aux glaciers.

Une créature faite d'eau flottait au-dessus des grands arbres cachant la terre depuis l'espace. Une femme se tenait nuit et jour au centre de la forêt, en haut d'une grue rouge : elle gardait le néant qui s'annule quand nommé.

C'était la fin des temps, la fin du monde, la fin de nous et pourtant, tout était à sa place. C'est-à-dire, seules quelques ombres jouaient encore, seul un cheval gravissait encore la montagne pour trouver le souffle. Nos enfants repartaient du centre des choses, des graines dans les mains nos enfants ranimaient les poissons fluorescents dans leurs filets.

Leurs cranes étaient intacts, leurs dos murailles et entiers, ils portaient des châteaux de verre.

Notre amour n'avait pas été oublié.

C'était en juin. Le monde s'était brisé dans les parages  
d'un corps endormi.

Déjà  
Tout était su  
À terre, je vous revois

Et puis, à sa lumière les yeux, le vent

S'ouvraient,

Voyez.



## TABLE

<i>Là, sous vos doigts, presque.....</i>	9
Fragments de L. ....	13
Films d'un train .....	53
Lieux incertains.....	93



DANS LA MÊME COLLECTION

49 poètes, un collectif  
Maxime ACTIS, *Les paysages avalent presque tout*  
Claude ADELEN, *Légendaire*  
Claude ADELEN, *L'homme qui marche*  
Laurent ALBARRACIN, *Le Secret secret*  
Anne-Marie ALBIACH, *Mezza Voce*  
Anne-Marie ALBIACH, *Figurations de l'image*  
Anne-Marie ALBIACH, *Cinq le Chœur (1966-2012)*  
Gérard ARSEGUEL, *Portrait du cœur sous les nuages*  
AUXEMÉRY, *Parafe*  
AUXEMÉRY, *Codex*  
AUXEMÉRY, *Les animaux industriels*  
AUXEMÉRY, *Faillies / traces*  
Philippe BECK, *Dernière mode familiale*  
Philippe BECK, *Aux recensions*  
Philippe BECK, *Dans de la nature*  
Philippe BECK, *Chants populaires*  
Philippe BECK, *Poésies premières*  
Philippe BECK, *Opéradiques*  
Philippe BECK, *Dictées*  
Mathieu BÉNÉZET, *L'Océan jusqu'à toi*  
Mathieu BÉNÉZET, *Détails, apostilles*  
Mathieu BÉNÉZET, ... *Et nous n'apprimes rien (poésie 1962-1979)*  
Mathieu BÉNÉZET, *Médée*  
Mathieu BÉNÉZET, *Ne te confie qu'à moi*  
Mathieu BÉNÉZET, *Premier crayon*  
Patrick BEURARD-VALDOYE, *Gadjo-Migrandt*  
Patrick BEURARD-VALDOYE, *Flache d'Europe aimants garde-fous*  
Pascal BOULANGER, *Martingale*  
Pascal BOULANGER, *Une « Action Poétique », de 1950 à aujourd'hui*  
Pascal BOULANGER, *Tacite*  
Raymond BOZIER, *Bords de mer*  
Martine BRODA, *Poèmes d'été*  
Martine BRODA, *Éblouissements*  
Jean-Luc CAIZERGUES, *La plus grande civilisation de tous les temps*  
Jean-Luc CAIZERGUES, *Mon suicide*  
Anne CALAS, *Littoral 12*  
Anne CALAS, *Déeses de corrida*  
Gérard CARTIER, *Le Désert et le Monde*  
Gérard CARTIER, *Le petit séminaire*  
Gérard CARTIER, *L'ultime Thulé*  
Nicolas CENDO, *Dans cette obscurité*

Nicolas CENDO, *La Verrière*  
 Bernard CHAMBAZ, *Entre-temps*  
 Bernard CHAMBAZ, *Échoir*  
 Bernard CHAMBAZ, *Été*  
 Bernard CHAMBAZ, *Été (II)*  
 Bernard CHAMBAZ, *Etc.*  
 Bernard CHAMBAZ, *Et*  
 Bernard CHAMBAZ, *e bientôt muet*  
 Marie-louise CHAPELLE, *Prononcé second*  
 Thomas CHAPELON, *Guérissable*  
 Ivar CH'VAVAR & camarades, *Le Jardin ouvrier (1995-2003)*  
 Ivar CH'VAVAR, *Le Marasme chaussé*  
 Muriel CLAUDE, *Arrangement floral*  
 Philippe CLERC, *Tuer etc.*  
 Philippe CLERC, *Rendez-vous sur la Roya*  
 Philippe CLERC, *Johannes, Hermann*  
 Jean CORDESSE, *Le Cerveau de l'enfant*  
 Fabienne COURTADE, *Il reste*  
 Fabienne COURTADE, *Table des bouchers*  
 Fabienne COURTADE, *Le même geste*  
 Fabienne COURTADE, *corps tranquille étendu*  
 Jean DAIVE, *Le jeu des séries scéniques*  
 Jean DAIVE, *1, 2, de la série non aperçue*  
 Jean DAIVE, *Une femme de quelques vies*  
 Jean DAIVE, *Onde générale*  
 Jean DAIVE, *Monstrueuse*  
 Jean DAIVE, *Crocus*  
 Jean DAIVE, *Monoritmica*  
 Henri DELUY, *Poésie en France 1983-1988, une anthologie critique*  
 Henri DELUY, *Premières suites*  
 Henri DELUY, *L'Amour charnel*  
 Henri DELUY, *Da capo*  
 Henri DELUY, *Je ne suis pas une prostituée, j'espère le devenir*  
 Henri DELUY, *Les arbres noirs*  
 Henri DELUY, *L'heure dite*  
 Henri DELUY, *Kérosène kitch*  
 Cédric DEMANGEOT, *Une inquiétude*  
 Cédric DEMANGEOT, *Un enfer*  
 Cédric DEMANGEOT, *Promenade et guerre*  
 Yves DI MANNO, *Kambuja*  
 Yves DI MANNO, *Partitions*  
 Yves DI MANNO, « endquote », *digressions*  
 Yves DI MANNO, *Un Pré, chemin vers*  
 Yves DI MANNO, *Champs (1975-1985)*  
 Ariane DREYFUS, *Une histoire passera ici*

Ariane DREYFUS, *Quelques branches vivantes*  
 Ariane DREYFUS, *Les Compagnies silencieuses*  
 Ariane DREYFUS, *L'Inhabitable*  
 Ariane DREYFUS, *La terre voudrait recommencer*  
 Ariane DREYFUS, *Le dernier livre des enfants*  
 Chantal DUPUY-DUNIER, *Éphéméride*  
 Chantal DUPUY-DUNIER, *Mille grues de papier*  
 Jean-Michel ESPITALIER, *Gasoil*  
 Jean-Michel ESPITALIER, *Le Théorème d'Espitalier*  
 Jean-Michel ESPITALIER, *Salle des machines*  
 Claude ESTEBAN, *Le Nom et la Demeure*  
 Claude ESTEBAN, *Élégie de la mort violente*  
 Claude ESTEBAN, *Quelqu'un commence à parler dans une chambre*  
 Marie ÉTIENNE, *Anatolie*  
 Marie ÉTIENNE, *Roi des cent cavaliers*  
 Marie ÉTIENNE, *Dormans*  
 Marie ÉTIENNE, *Le Livre des recels*  
 Thierry FROGER, *Retards légendaires de la photographie*  
 Thierry FROGER, *Deux romans & autres essais*  
 Isabelle GARRON, *Face devant contre*  
 Isabelle GARRON, *Qu'il faille*  
 Isabelle GARRON, *Corps fut*  
 Isabelle GARRON, *bras vif*  
 Jean-Luc HÉRISSON, *Le Devisement du monde*  
 Jean-Luc HÉRISSON, *La terre blanche et noire*  
 Emmanuel HOCQUARD/RAQUEL, *Orange-Export Ltd. 1969-1986*  
 Franck André JAMME, *La Récitation de l'oubli*  
 Estelle JOUILI, *Un angle obtus*  
 Vélimir KHLÉBNIKOV, *Zanguezi et autres poèmes*  
 Christophe LAMIOT, *Des pommes et des oranges, Californie*  
 Christophe LAMIOT, *Sitôt Elke, illusion*  
 Christophe LAMIOT ENOS, *Albany*  
 Christophe LAMIOT ENOS, *1985-1981*  
 Christophe LAMIOT ENOS, *Viges*  
 Josée LAPEYRÈRE, *La Quinze-chevaux*  
 Josée LAPEYRÈRE, *Belles joues les géraniums*  
 Jérôme LHUILLIER, *En cette grande époque*  
 Sophie LOIZEAU, *La Femme lit*  
 Sophie LOIZEAU, *Caudal*  
 Cécile MAINARDI, *Rose activité mortelle*  
 Cécile MAINARDI, *Idéogrammes acryliques*  
 Sophie MARTIN, *Classés sans suite*  
 Matthieu MESSAGIER, *Les Chants Tenses*  
 Matthieu MESSAGIER, *Les Grands Poèmes Faux*



Matthieu MESSAGIER, *Poésie 1964-1974*  
 Matthieu MESSAGIER, *Fond de troisième œil*  
 Matthieu MESSAGIER, *Poèmes sans tain*  
 Matthieu MESSAGIER, *Dernières poésies immédiates*  
 Jean-Paul MICHEL, *Le plus réel est ce hasard, et ce feu*  
 Jean-Paul MICHEL, *Défends-toi, Beauté violente !*  
 Jean-Paul MICHEL, *Je ne voudrais rien qui mente, dans un livre*  
 Jean-Paul MICHEL, *Écrits sur la poésie 1981-2012*  
 Claude MINIERE, *Lucrèce*  
 Emmanuel MOSES, *Opus 100*  
 Emmanuel MOSES, *Le Présent*  
 Emmanuel MOSES, *Figure rose*  
 Emmanuel MOSES, *L'Animal*  
 Emmanuel MOSES, *Polonaise*  
 Sandra MOUSSEMPÈS, *Vestiges de fillette*  
 Sandra MOUSSEMPÈS, *Captures*  
 Sandra MOUSSEMPÈS, *Photogénie des ombres peintes*  
 Sandra MOUSSEMPÈS, *Sunny girls*  
 Sandra MOUSSEMPÈS, *Cassandre à bout portant*  
 Florence PAZZOTTU, *L'Inadéquat*  
 Florence PAZZOTTU, *Alors,*  
 Nicolas PESQUÈS, *La face nord de Juliau, onze, douze*  
 Nicolas PESQUÈS, *La face nord de Juliau, treize à seize*  
 Nicolas PESQUÈS, *La face nord de Juliau, dix-sept, dix-huit*  
 Serge PEY, *Ahuc, poèmes stratégiques (1985-2012)*  
 Serge PEY, *Le Carnaval des poètes*  
 Hervé PIEKARSKI, *Le Gel à bord du Titanic*  
 Hervé PIEKARSKI, *Un récit que notre joie empêche*  
 Hervé PIEKARSKI, *Limitrophe*  
 Hervé PIEKARSKI, *L'État d'enfance, II*  
 Hervé PIEKARSKI, *L'État d'enfance, III*  
 Dominique QUÉLEN, *Revers*  
 Alain-Christophe RESTRAT, *Impasses absolues*  
 Alain-Christophe RESTRAT, *Départ dans l'affliction et le son vieux*  
 Jean-Michel REYNARD, *Monnaie courante*  
 Jacqueline RISSET, *Sept passages de la vie d'une femme*  
 Jacqueline RISSET, *L'Amour de loin*  
 Paul Louis ROSSI, *Faïences*  
 Paul Louis ROSSI, *Quand Anna murmurait (1953-1999)*  
 Paul Louis ROSSI, *Les Gémissements du siècle*  
 Paul Louis ROSSI, *Visage des nuits*  
 Paul Louis ROSSI, *Les Variations légendaires*  
 Hélène SANGUINETTI, *De la main gauche, exploratrice*  
 Hélène SANGUINETTI, *D'ici, de ce berceau*

Hélène SANGUINETTI, *Le Héros*  
 Jean-Luc SARRÉ, *La Chambre*  
 Jean-Luc SARRÉ, *Les Journées immobiles*  
 Jean-Luc SARRÉ, *Affleurements*  
 Éric SAUTOU, *La Tamarissière*  
 Éric SAUTOU, *Frédéric Renaissan*  
 Éric SAUTOU, *Les Vacances*  
 Éric SAUTOU, *Une infinie précaution*  
 Éric SAUTOU, *Beaupré*  
 Eugène SAVITZKAYA, *Les couleurs de boucherie*  
 Jean-Claude SCHNEIDER, *Lamento*  
 Jean-Claude SCHNEIDER, *Dans le tremblement*  
 Esther TELLERMANN, *Première apparition avec épaisseur*  
 Esther TELLERMANN, *Trois plans inhumains*  
 Esther TELLERMANN, *Distance de fuite*  
 Esther TELLERMANN, *Pangéia*  
 Esther TELLERMANN, *Guerre extrême*  
 Esther TELLERMANN, *Encre plus rouge*  
 Esther TELLERMANN, *Terre exacte*  
 Esther TELLERMANN, *Contre l'épisode*  
 Esther TELLERMANN, *Sous votre nom*  
 Esther TELLERMANN, *Un versant l'autre*  
 Jean TORTEL, *Arbitraires espaces*  
 Jean TORTEL, *Précarités du jour*  
 Michel VACHEY, *Archipel plusieurs (1967-1987)*  
 César VALLEJO, *Poésie complète*  
 Franck VENAILLE, *C'est nous les Modernes*  
 Venant d'où ? (Jérôme LHUILLIER – Florence PAZZOTTU  
                                   Éric SAUTOU – Guy VIARRE)  
 Guy VIARRE, *Tautologie une & autres textes*  
 Pierre VINCLAIR, *Barbares*  
 Pierre VINCLAIR, *Les Gestes impossibles*  
 Pierre VINCLAIR, *Le Cours des choses*  
 Pierre VINCLAIR, *L'Éducation géographique*  
 Catherine WEINZAEPFLEN, *Le rrawrr des corbeaux*



**NORD COMPO**  
m u l t i m é d i a

Composition et mise en pages  
Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq

N° d'édition : 546438-0  
Dépôt légal : octobre 2022